

dire cette pompeuse invitation : Passez à la caisse des *Contemporains* ! Qu'est-elle devenue cette triomphante caisse ?

« Où diable avez-vous appris qu'un malheureux écrivain  
« ait jamais eu douze cents francs en poche ?..... Bref, je  
« ne paierai donc pas, cher hôte..... j'ai à satisfaire à des  
« créances plus sérieuses, plus sacrées et plus saintes. Vous  
« m'approuverez, j'en suis certain, de ne pas jeter à ces  
« insertions gourmandes les modestes bénéfices de ma  
« plume, le bien-être de ma famille, le pain de mes en-  
« fants. » (*Samson*, 1).

Voilà qui est tout à fait attendrissant, et rien d'aussi touchant ne s'était vu depuis que l'Intimé présentait à Dandin l'intéressante progéniture de son client. Mais la Caisse, la Caisse des *Contemporains*, où est-elle ? a-t-elle donc été sauvée, cette malheureuse caisse ? et cet éditeur fantastique, cet éditeur « qui paiera », disait M. de Mirecourt, s'est-il donc évanoui comme un vain rêve ? Le chemin parcouru par l'infortuné biographe pour arriver à cette piteuse exposition de ses malheurs est curieux à suivre. Au premier moment la gasconnade a le dessus : « Envoyez toucher vos douze cents francs à la caisse, Monsieur ! » Cet élan de fierté est beau comme l'antique ; mais, quand il s'agit de revenir sur ce sublime mouvement, et de passer de la pose théâtrale du capitaine à la modeste attitude du débiteur insolvable, M. de Mirecourt ne sait plus trop comment graduer sa chute. Il commence par une querelle d'écolier : « Je n'irai pas payer, il faut  
« que vous veniez, » puis il déclare qu'il lui paraîtra curieux de voir jusqu'où M. de Girardin poussera l'oubli de ses principes de liberté ; il plaisante avec une grâce d'ours en cage sur la prison de Clichy, cette charmante retraite ; il s'y trouve bien, il ne veut pas en sortir, il ne paiera pas. Puis il chicane sur le prix ; douze cents francs, c'est bien cher ; il marchandé ; enfin, après toutes ces circonlocutions, vient cette déclaration